

**L**ES PERSIENNES FILTRAIENT les premières lueurs de l'aube qui venaient éclairer le réveil posé à même le sol, à côté du lit. Il était 6 h 45 et Paris s'éveillait. Une mèche de cheveux auburn dépassait de la couette. Marie était enfouie sous l'édredon.

Quelques années plus tôt, elle avait pris possession de l'appartement hérité de son grand-père Samuel, situé au rez-de-chaussée du 21, rue des Moines dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, côté cour. Surplombant les toits de Paris, il se composait d'un double living baigné de lumière et d'une cuisine au dallage de tomettes octogonales en pierre et de cabochons d'ardoise, d'une chambre adjacente à une salle de bains où trônait dans un désordre organisé une collection de miniatures de flacons de parfum.

Dans la partie du salon aménagée en bureau, une porte restait toujours fermée. Autant Marie aimait vivre au milieu des objets de son grand-père, autant il lui était impossible d'entrer dans cette pièce qui renfermait les souvenirs de sa famille, ses origines et ses secrets. Du moins, c'est ce qu'elle imaginait. Marie pensait qu'en franchissant ce seuil, elle devrait plonger dans un passé à sauvegarder, honorer, convertir. En faire quelque chose. Alors, la porte de cette pièce-mémoire restait fermée et recevait, de temps à autre, une caresse pour saluer Samuel. Avec ce geste, Marie voulait simplement lui signifier qu'elle ne l'oubliait pas, sans être prête pour autant à conjuguer ce legs au présent.

La nuit avait été courte. Lectrice par passion et libraire par héritage, Marie avait organisé la veille une soirée de dédicace pour un romancier en vogue afin de répondre à la demande de ses clients. La librairie au charme suranné n'avait pas désempilé et les livres s'étaient vendus comme des petits pains. Ce succès avait donné à l'éditeur présent l'illusion que *son* auteur était le Victor Hugo du XXI<sup>e</sup> siècle. Marie s'en était amusée. La vérité était qu'un auteur ne pouvait plus se permettre d'être un Thomas Chatterton qui écrit pour l'amour des mots avant de se suicider, la reconnaissance ne venant pas. Il fallait compter sur un marketing efficace pour obtenir cette reconnaissance.

Située au 10, place Goudeau à Montmartre, la librairie était restée dans son jus, le jus de Samuel, avec ses ouvrages rares entassés sur les étagères de bois grimant jusqu'au plafond. Les deux seules touches personnelles que Marie avait apportées étaient les écrivains contemporains et le désordre hiérarchisé de piles de livres posées sur des étals ou sur le sol.

Avec sa mémoire eidétique, Marie impressionnait chaque personne qui franchissait la porte de la boutique. Elle avait en tête non seulement toutes les informations de son stock mais aussi le contenu de tous les livres qu'elle avait lus.

Afin d'éveiller chaque sens de ses clients, Marie avait associé à cette dédicace une dégustation de vin. Le parfum de raisin avait naturellement alerté Jacques, Raymond et Francis, les trois clochards de la rue d'Orchamp qui s'étaient invités, non sans apporter à Marie leurs dernières trouvailles. Les *tres amigos* – comme les surnommaient les habitants et commerçants du quartier – avaient trouvé mieux que de faire la manche ou ramasser des canettes. Ils arpentaient les rues de la capitale et ramassaient tout ce qui avait plus de cinquante pages et un intérieur imprimé. Marie achetait donc parfois par cageots entiers des ouvrages dans le seul but de fournir un repas au trio de baroudeurs.

Vers 23 heures, quand son dernier lecteur aviné fut parti, le romancier en vogue attrapa le coup de blues de celui qui retourne dans sa grotte, seul, après avoir fait rêver tant de gens. Et comme la bonté dans l'urgence était toujours plus efficace que la bienveillance réfléchie, Marie lui avait proposé de l'accompagner pour un dernier verre.

Vers 1 h 30, elle poussa dans un taxi son auteur euphorisé par cette fin de soirée arrosée de cognac dégusté au milieu des livres, livres dont il ignorait certainement l'existence, et au vocabulaire plus riche que les six mille mots qu'il employait pour faire rêver ses lectrices dans ses thrillers romantiques.

Marie ferma la librairie, enfourcha son vélo et rentra chez elle paisiblement par les rues désertes. « L'air frais de la nuit estompe l'ivresse », se répétait-elle en boucle, comme un mantra magique, pour lutter contre les effets de l'alcool. Mais l'idée de tomber de la bicyclette et de finir sa nuit entourée des *tres amigos* suffisait à la faire pédaler droit.

21, rue des Moines. Marie composa le code, traversa le hall jusqu'à sa porte et accola le vélo au mur. Comme en écho au bruit de la clé dans la serrure, les basses de la musique d'Aymerick, l'insomniaque festif du cinquième étage, noble déchu, dernier de sa lignée, vibraient dans tout l'immeuble.

La vieille horloge comtoise de l'entrée indiquait 2 heures. Dans un rituel déjà éprouvé, Marie quitta ses chaussures tout en traversant le salon, détacha sa jupe qui glissa au sol, l'enjamba tout en ôtant son chandail qu'elle jeta sur le canapé. C'est en sous-vêtements qu'elle remonta le couloir pour se rendre à la cuisine. Là, elle ouvrit la porte du réfrigérateur, se saisit de la bouteille de lait et but au goulot. La lumière s'échappant du frigo éclaira un instant les bords d'épices alignés sur les étagères, autant d'épices que pouvaient en contenir les recettes stockées dans sa mémoire. En refermant la porte, le halo de lumière s'évanouit et Marie salua Phœnix, un philodendron en convalescence sur le rebord de la fenêtre.

Elle se blottit sous la couette. La soirée avait été longue et elle souhaitait se lever tôt pour profiter pleinement des deux prochains jours de congé, et surtout de la soirée d'anniversaire que Margaux organisait le lendemain. D'après son amie d'enfance, cette soirée allait certainement remédier à son état de célibataire. Que Dieu l'entende! Marie s'endormit le sourire aux lèvres.

Elle adorait se lever tôt car Paris, au petit matin, offrait un moment intime où chacun pouvait se sentir à la fois harmonieusement unique, mais aussi complice d'un réveil, à l'image de celui d'une amante. Puis se succédaient les réveils des autres habitants de l'immeuble. Chacun avait son style. Aymerick, lui, faisait dans le coucher à cette heure-ci, fracassant le verre de ses cadavres de la nuit dans la poubelle jaune de la cour avant d'aller rejoindre son lit. Crespin, le vieux cracheur du troisième, ouvrait la fenêtre de sa salle de bains afin de faire profiter à tous du bruit de cascade de son premier pipi. Les parents de Noémie, au quatrième étage, commençaient leur foire d'empoigne tandis que leur fille, afin de voler quelques minutes de répit, se réfugiait dans le silence d'un casque de chantier antibruit. « Les enfants commencent par aimer leurs

parents, quand ils grandissent ils les jugent, parfois ils leur pardonnent», écrivait Oscar Wilde. Noémie, elle, avait oublié de les juger. Elle se contentait de les supporter.

À moitié endormie, Marie chercha à tâtons le poussoir du réveil. Elle s'étira et se laissa bercer par le va-et-vient aspirant de Rosa. Sa voisine du dessus qui passait toujours l'aspirateur aux premières heures. Habituellement, cela avait le don d'agacer Marie, mais ce matin, elle trouvait son vacarme ménager rafraîchissant, à l'image de son humeur, celle des jours où le temps lui appartenait pleinement.

Elle repoussa la couette du pied, bâilla et tendit le bras pour tirer sur le fil du store – la fenêtre de sa chambre faisant office de tête de lit – qui remonta dans un cliquetis. Dehors, le ciel était clair, mais il devait faire froid, à juger de la buée nocturne condensée sur les vitres.

Elle s'étira à nouveau avant de sauter du lit. Une pile de livres accolée au sommier vacilla puis s'éploya jusqu'à la porte de sa chambre. Marie l'enjamba en haussant les épaules : « Je ramasserai plus tard. » Elle enfila un bas de pyjama et un débardeur en coton blanc.

Arrivée dans la cuisine, elle sortit le beurre, de la confiture de rhubarbe, du pain de mie, du fromage, et laissa en évidence une assiette de charcuterie et des yaourts vanille chocolat, destinés à Noémie. Après s'être servi une tasse de café, elle rejoignit le salon où d'autres piles de livres s'alignaient contre des murs semblables à des lambris sous cimaises. Marie s'assit sur la table basse et déposa son plateau de petit déjeuner sur le canapé. Ainsi, elle pouvait contempler Paris et ses toits. Elle ouvrit la baie vitrée en grand, la ville était encore silencieuse en ce dimanche matin. Seuls les cris des mouettes rieuses danoises ou biélorusses, devenues parisiennes pour leur hivernage, habillaient ce silence. Il ne manquait plus que l'odeur d'iode pour, les yeux fermés, se laisser transporter en bord de mer. Marie sourit à cette idée avant de s'attaquer à son petit déjeuner.

La veille au soir, elle avait à peine mangé, ravitaillant son écrivain en vogue, écoutant les remarques « complices » de l'éditeur et jonglant entre les lecteurs qui, pour les derniers arrivés, s'étonnaient de voir une librairie encore « sur pied » à l'heure des téléchargements. Ça leur faisait du bien de renouer avec le papier, de sentir à nouveau l'encre, de retrouver une racine. Marie avait donc écouté en souriant et lorsqu'on lui avait demandé pourquoi ce métier de libraire, elle avait simplement répondu : « Je suis une passionnée qui aime ses origines. »

Après avoir englouti son petit déjeuner, elle déposa le plateau dans la cuisine et se rendit dans la salle de bains. Marie savoura une douche vivifiante, alternant chaud et froid, puis se sécha et noua une serviette autour de sa taille. Avant de sortir de la pièce d'eau, elle salua les orchidées installées là en villégiature médicinale. Face à la penderie, elle hésita un bref instant, puis enfila un jeans et un pull à col roulé blanc. Ses cheveux négligemment noués lui donnaient un air de Katharine Hepburn dans *Adam's Rib* de George Cukor.

Elle prit la sacoche de cuir héritée de Samuel et y fourra une petite robe noire tout-terrain, comme elle aimait le dire, une paire de bottes et sa trousse de toilette, puis elle ramassa son pyjama et l'y glissa aussi.

Jetant un regard alentour, elle fut heureuse d'être un brin maniaque. Le seul désordre apparent était les livres et les fiches de lectures en cours destinées aux clients de la librairie.

Elle reforma la pile de livres étalée dans sa chambre, puis gagna son coin bureau en s'adressant aux livres ouverts : « J'ai encore deux heures à passer avec vous, après je file ! »

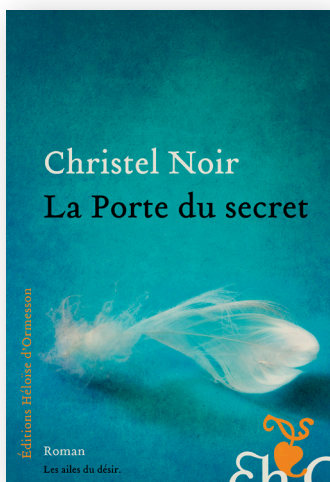
Incapable de se concentrer, Marie prit seulement quelques notes puis griffonna un mot à l'attention de Noémie, qu'elle déposa sur l'assiette placée dans le frigo.

« Ma belle, profite bien de ces instants de calme. J'ai posé à côté de Phoenix l'édition originale des *Mandarins* de Simone de Beauvoir (prix Goncourt 1954), dédié à son amant romancier et communiste Nelson Algren, tu vas adorer! À lundi! xx »

Marie enfila son trench, attrapa un paquet emballé de papier kraft et attaché avec une ficelle de chanvre qu'elle glissa dans la sacoche, puis sortit de l'appartement. Dans le hall, elle empoigna son vélo. Arrivée dans la rue, elle l'enfourcha et fit mine de le flatter comme on flatte un cheval, en tapotant son encolure: « Vingt-quatre heures à la campagne, allez, va! Et fends la bise! »

Tout en remontant les rues qui la conduisaient à la gare Saint-Lazare, Marie pensait qu'elle adorait cette routine. C'était son quotidien, et elle l'aimait tel qu'il était. Elle profitait de chaque instant et de tout son présent. Sa vie était faite de petits bonheurs glanés au fil des pages, au fil des gens. Pour elle, cela représentait la liberté absolue.

Parvenue à la gare, elle monta dans le TER Intercités en direction de Caen. Dans deux heures, elle retrouverait Margaux. Cette journée serait parfaite. La vie était belle et, comme le disait souvent son grand-père: « L'amour de la vie est contagieux. »



Cristel Noir, *La Porte du secret*  
Roman

320 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-312-1

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)